

CAMBODGE 1975-1979 : CHRONIQUES D'UN GENOCIDE

Activité 2 : étudier des éléments historiques à travers un roman

Public :	élèves du PO
Conditions de réalisation :	en classe avant ou après la visite
Supports :	extraits du texte de Loup Durand <i>Jarai</i>
Compétences :	repérer des informations historiques dans un texte de fiction, analyser l'imbrication fiction-réalité historique, approcher l'histoire du génocide en percevant les nuances des motivations des différents acteurs

Source pour les extraits :
Loup Durand : *Jarai*, éd. Denoël, 1980

Lire l'extrait n° 1

- *Quelles informations sont données sur le personnage de Ieng Sambath dans ce premier extrait ?*
- *Le personnage (fictif) de Ieng est présenté dans ce passage, associé à des personnages réels (Hu Yuon, Hu Nim, Khieu Samphan) et à des faits historiques (les élections organisées par Sihanouk en 1966, la disparition des députés). Quel effet cela produit-il sur le lecteur ?*

Lire l'extrait n° 2

- *Quelles contradictions peut-on relever entre les idées de Ieng Sambath et sa situation personnelle ?*
- *Quel est son rêve pour l'avenir du Cambodge ?*
- *Quel danger Ieng court-il et quelle consolation trouve-t-il à ce danger ?*
- *Que vient-il faire dans cette forêt ?*
- *Plusieurs sentiments l'assaillent dans ce passage : lesquels ?*

Lire l'extrait n° 3

- *Quelle opposition peut-on relever entre le rêve de Ieng et les informations données juste auparavant et dans le passage précédent par Ouk ?*
- *Quel est le projet politique des Khmers rouges ? Comment comptent-ils le réaliser concrètement ?*
- *Relevez les différences entre la position de Ieng et celle d'autres chefs khmers. A partir de quel point de vue les différentes positions sont-elles données ?*
- *Comment le lecteur peut-il percevoir la position de Ieng, à la lumière des événements historiques ultérieurs (connus) ?*

Lire l'extrait n° 4

- *Comment Ieng Sambath vit-il l'arrestation du lieutenant ? Relevez tous les sentiments qu'il éprouve pendant cet épisode.*
- *Les Khmers rouges sont-ils un groupe homogène ? Justifiez votre réponse à l'aide des éléments que vous trouverez dans les 4 extraits.*

Extrait 1, première partie, chapitre 3, pp 34-35 (Ieng Samboth)

Ieng Samboth était de Stung Treng. Il était licencié en sciences économiques et en histoire mais il était né et avait passé une partie de sa jeunesse à côté de ces hommes. (...)

Ieng avait quitté très tôt sa province pour venir à Phnom Penh; il avait fait ses études au lycée Descartes, très probablement, Roger en était convaincu, grâce à l'aide financière de Pierre Lara. Son baccalauréat obtenu, il était ensuite parti en France, d'abord à Montpellier puis à Paris, où il était ensuite resté sept ou huit ans. Revenu au Cambodge avec ses diplômes, il avait systématiquement refusé tous les postes qu'on lui offrait dans les ministères et pendant quelque temps, il était même reparti pour Stung Treng où il avait travaillé comme simple instituteur. Il y avait alors eu les élections de 1966. Ça n'avait pas été des élections ordinaires : pour la première fois, par un de ces mouvements d'orgueil dont il était coutumier et qui s'apparentaient fort à des coups de tête, Sihanouk avait décidé de ne pas intervenir dans le choix des candidats. Jusque-là, arguant que le parti unique qu'il présidait, le Sangkum Reastr Niyum, représentait toutes les tendances possibles, il avait toujours sélectionné lui-même les futurs députés afin, avait-il expliqué, de maintenir un juste équilibre entre la gauche et la droite. En 1966, il avait soudain décidé de laisser champ libre à tout le monde. La preuve par l'absurde qu'il avait raison. Les milieux d'affaires et l'armée s'en étaient donné à cœur joie, achetant les électeurs quand ils ne pouvaient pas les contraindre. Si bien que quatre députés de gauche seulement avaient réussi à franchir le barrage : Hu Yuon, Hu Nim, Khieu Samphan et Ieng Samboth. Leur immunité parlementaire n'avait pas duré longtemps. Traqués par la police sous les prétextes les plus divers, les quatre hommes avaient disparu. (...)

Extrait 2, première partie, chapitre 9, pp 68 – 72 (Ieng Samboth)

Un peu avant onze heures, Ieng Samboth décida de faire halte. Il ne sentait plus ses jambes; il s'allongea à même la terre, à l'ombre d'un bosquet d'aréquiers, prêt à s'enfoncer dans un proche fourré plus épais en cas d'alerte. Il avait quitté Phnom Penh et l'appartement de Roger Bouès à trois heures du matin la veille, caché entre des caisses, sur la plate-forme d'un camion se rendant à Pursat (...)

(...) il avait dû couvrir à peu près quarante kilomètres. Six mois plus tôt, il en aurait été totalement incapable; au cours des dix dernières années, il n'aurait même pas imaginé de traverser la rue sans faire appel à une voiture ou un cyclo-pousse, mais depuis son corps s'était durci, un autre Ieng était en train de naître. (...)

La forêt autour de lui était silencieuse si l'on ne tenait pas compte du constant bruissement des insectes. Pourtant, par-dessus les senteurs habituelles de la végétation, les narines de Ieng captaient l'odeur presque indécélable d'un feu de bois. Sans doute y avait-il une paillote dans les environs. L'image d'une famille cambodgienne sagement assemblée, vaquant aux séculaires travaux de la terre dans le respect des génies de la forêt et des traditions, cette image s'imposa à lui. Le seul vrai Cambodge est rural, pensa-t-il; c'est un peuple de paysans patients, ne demandant qu'à vivre libre, ce qu'il n'est sûrement pas. Une nouvelle fois, les mots fiévreusement ressassés lors des discussions parisiennes, des années plus tôt, lui revinrent en mémoire : "La société cambodgienne rurale n'a de chance de survie que dans la rupture totale, définitive, des liens économiques créés et imposés pas l'étranger, par les Français évidemment, mais aussi par les Chinois depuis toujours, sans parler des visées expansionnistes des Vietnamiens et des Thaïs. Sous peine de mort, de disparition du peuple khmer, du Kampuchea de nos ancêtres, il n'y a pas d'autre solution que cette rupture. Il

faut impitoyablement couper tous les liens avec le monde extérieur, il faut s'enfermer en soi-même, rejeter les contraintes et les exigences qu'on a voulu nous présenter comme fondamentales. Il n'est pas vrai que l'objectif ultime d'un pays, d'une nation, doit être de ressembler le plus possible aux pays occidentaux industrialisés. En réalité, c'est un leurre un piège et si nous y tombons, nous perdrons notre identité, nous nous perdrons nous-mêmes. Il ne s'agit pas d'avoir honte d'être un pays sous-développé : il faut au contraire le rester et même le redevenir si besoin est. Il faut même se perfectionner en tant que tel."

Dans son exaltation, il faillit ne pas capter le bruit de pas. (...)

Le bruit de pas devint plus proche. (...) Les nouveaux arrivants étaient bien trop nombreux, ils faisaient surtout trop de bruit, ne prenaient pas assez de précautions, se conduisaient en fait comme si la forêt leur appartenait et ne pouvait leur réserver la moindre surprise. Ils marchaient comme des chasseurs et non comme du gibier. Ieng s'aplatit sur le sol, se coula au cœur du fourré, s'y tapit aussi profondément qu'il le put. "Mais un jour viendra où ils seront le gibier et où nous serons les chasseurs." (...) La haine le faisait trembler au moins autant que la peur. Il s'intégra littéralement à la terre, faisant corps avec elle; il avait toujours clamé sa fierté d'être un paysan d'origine, son orgueil d'être un homme né dans la forêt mais au fond de lui-même il savait bien que ce n'était pas tout à fait vrai : on n'est pas député à Phnom Penh et surtout on n'est pas pendant des années étudiant en France et à Paris sans en être radicalement changé. En réalité, cette forêt où il s'enfouissait lui faisait peur, il y imaginait des serpents – d'ailleurs absolument pas imaginaires – et des grouillements d'insectes. Et il s'en voulait de cette faiblesse. Quel misérable guérillero il faisait !

La troupe passa à moins de vingt mètres de lui. Il attendit plus d'une minute après son passage et dans le silence lentement et progressivement revenu, il se hasarda enfin à se redresser. Une trouée entre les feuilles lui montra au loin sur la piste le dos des hommes en train de s'éloigner : ils étaient revêtus de tenues de combat bariolées de vert et de jaune et coiffés du casque américain. Il ne s'était pas trompé : c'étaient peut-être des soldats réguliers des FARK (*Forces armées royales khmères*) ou de la garde provinciale, ou pis encore des éléments khmers kroms comme l'on commençait à voir de plus en plus. Ieng s'imagina capturé par ces hommes. On l'aurait peut-être torturé, peut-être même exécuté sur-le-champ, à tout le moins férocement battu et jeté en prison. D'une certaine façon, la certitude et la réalité du danger qu'il venait de courir le réconcilia avec lui-même. Il n'était pas, pas encore, un guérillero averti et tant s'en fallait, mais au moins sa vie était-elle réellement en jeu. (...)

(...) Mais Ouk lui souriait :

- Tu les as vus passer ?
- Oui. Mais eux ne m'ont pas vu.
- Heureusement, dit Ouk en riant. C'est toi qu'ils cherchent. Toi et Khieu Samphan.

(...) Ouk leva un bras. Quatre autres hommes se matérialisèrent, surgissant de leur cachette à une dizaine de mètres de là.

- Mais vous n'êtes que cinq ! s'exclama Ieng. Où sont les autres ?

- Il n'y a personne d'autre, répondit Ouk en secouant la tête, riant pour masquer son embarras. Certains sont rentrés à Battambang ou à Pursat pour reprendre leurs études; beaucoup ont regagné leurs villages parce qu'ils ont des travaux à y faire. Leur famille doit être nourrie.

Durant quelques instants, Ieng se sentit accablé et submergé par le découragement : il lui avait fallu des semaines sinon des mois pour rassembler un à un une centaine d'hommes. Il était allé de village en village, souvent traqué, n'échappant parfois qu'au prix d'un miracle à la capture, portant la bonne parole et prêchant la révolution. Et voilà qu'après trois semaines d'absence à peine, tout s'était effondré. Il ne lui restait que cinq hommes. Cinq ! Il se souvint du vieux proverbe que les coloniaux du *Continental* de Saigon ou du *Royal* de Phnom Penh aimaient à répéter sur le ton de l'ironie : "En Indochine, le Vietnamien plante le riz; le Cambodgien le regarde pousser, le Lao l'écoute pousser." Un moment la haine flamboya en lui. "Mais ces Khmers si nonchalants et si paresseux avaient édifié les cent temples d'Angkor et jadis dominé l'Indochine. Et nous recommencerons."

Extrait 3, première partie, chapitre 9, pp 73-74 (Ieng Samboth)

Ouk parlait. En l'absence de Ieng, un court engagement l'avait opposé, lui et ses hommes, à une patrouille de la garde provinciale; ce n'avait pas été vraiment un combat, à peine un échange de coups de feu tirés un peu au hasard.

- Mais nous leur avons tué un homme et nous avons aussi récupéré un fusil.

Un homme et un fusil, que tout cela est dérisoire ! pensa Ieng.

- Les ordres sont toujours les mêmes, dit-il d'une voix lasse. Nous devons refuser le combat. Notre rôle n'est pas de nous battre, pas encore. Nous devons être là, dans la forêt, à attendre tous ceux qui ne manqueront pas de nous rejoindre, les paysans chassés de leurs terres par les Khmers kroms et les étudiants qui veulent faire la révolution.

D'un coup, son imagination se déchaîna : il vit une armée d'ombres surgissant de la forêt, une armée d'hommes vêtus de noir, couleur des paysans, d'hommes durs, fanatiques, implacables – " et donc surtout des jeunes"- se répandant sur le pays khmer comme une crue du Tonlé Sap, extirpant jusqu'au dernier vestige de l'influence étrangère, de cette culture et de cette civilisation, de cette prétendue technologie qu'on avait voulu imposer au peuple cambodgien. "Et nous détruirons les villes. Elles sont peuplées de Chinois, de Vietnamiens et d'Européens, elles nous pourrissent. Nous les viderons et nous les raserons. Le Cambodge que nous allons créer n'a pas besoin de villes." Hou Yuon et Khieu Samphan l'en avaient convaincu. Ils pensaient même qu'il faudrait, d'une façon ou d'une autre, éliminer ces Cambodgiens marqués trop profondément par la civilisation urbaine. Khieu allait même jusqu'à parler de les éliminer physiquement. Mais Khieu avait toujours été un peu exalté. Pour un peu, il aurait froidement envisagé l'élimination d'un Cambodgien sur trois ou sur quatre, d'un million et demi de personnes. Ieng, bien entendu, ne pouvait le suivre jusque là. Il était d'ailleurs impossible que Khieu parlât sérieusement.

Il rouvrit les yeux.

- Ouk, dit-il, un jour, nous détruirons les villes. Et nous sortirons de la forêt par milliers, par dizaines de milliers, nous les Khmers rouges.

Extrait 4, deuxième partie, chapitre 2, pp 106-109 (Ieng Samboth)

(...) Des silhouettes courbées par la pente apparurent, sept hommes au total, le visage émacié par l'effort fourni. (...)

- Ils ont un prisonnier. Un officier.

(...) Ieng lui-même se sentit parcouru par un frisson de joie féroce, cette joie du gibier longtemps pourchassé, et qui tient soudain le chasseur à sa merci.

(...) Le prisonnier tomba à genoux, mains libres mais les avant-bras rejetés et liés dans le dos. A la mode jaraïe, on lui avait passé une cordelette autour du cou, qui lui enserrait gorge par un nœud coulant : il suffisait de tirer pour que l'homme fût étranglé. leng s'approcha :

- Où es-tu né ?
- Phnom Penh.
- Il ment, dit une voix haineuse. C'est un Khmer krom. Je l'ai vu brûler un village.

(...)

- Si vous voulez vous diriger vers l'est, vous ne passerez pas. Toutes les routes sont gardées.(...)

"Si cet homme dit vrai, nous ne passerons effectivement pas, pensa leng, du moins pas sans combattre" (...)

- Tu es vraiment khmer krom ?
- Non.

- Il avait ça sur lui, dit Ouk en tendant un sac de toile plastique transparent. leng fouilla le sac, y trouva, outre des papiers d'identité, quelques photos représentant une jeune femme et deux enfants; (...)

- Ta famille ?
- Oui.
- Elle est française ? (...)
- Oui, dit le lieutenant.
- Où est-elle ?
- En France.

Voilà qui allait le tuer plus sûrement que les accusations du paysan. leng quitta des yeux le visage du prisonnier et laissa son regard courir sur les hommes qui l'entouraient. Un inexplicable sentiment de pitié l'envahit. Il n'avait, jusqu'à ce point de sa vie, jamais tué personne, n'avait en fait jamais seulement vu mourir un être humain. Il se contraignit à relever le canon de son Kalachnikow (sic), à la pointer sur le lieutenant, sachant dans le même instant qu'il n'aurait probablement pas le courage d'actionner la détente.

- Pas de coup de feu, dit Ouk. Trop de bruit. (...)
- Je vais le tuer.

Rath, l'ancien instituteur s'avança, sortant du groupe des hommes jusque là figés. (...) De tous les hommes regroupés autour de leng, il avait été dès le début celui posant le plus difficile problème. (...) Instituteur, Rath avait fait partie de ces enseignants progressistes torturés et généralement massacrés sur ordre personnel de Sihanouk – lequel s'était d'ailleurs officiellement vanté de ces exécutions. Certains professeurs avaient été liés par deux ou trois et jetés au bas de la grande falaise Bokor, d'autres avaient été plus simplement égorgés. (...)

A des moments plus rares encore, leng ne parvenait à se cacher que Rath lui faisait peur. (...) Rath prit la cordelette (...) Il considéra le sac de plastique tombé sur le sol, qui avait contenu les effets personnels du lieutenant, et le ramassa. Il en coiffa soudain le prisonnier, élargit une seconde le nœud coulant de la cordelette, puis le serra à nouveau, bouclant le sac à la hauteur du cou, pas assez pour étrangler, suffisamment pour empêcher l'air de pénétrer.

"Non !" hurla silencieusement, intérieurement, leng, horrifié.

(...)

Rath se redressa. Il se pencha sur le cadavre, dénoua la cordelette, retira le sac. Il le montra à leng.

- (...) Pas de bruit. Et le même sac peut resservir. On peut tuer des milliers d'hommes et de femmes avec le même sac. Des milliers.



Suite de l'activité 2 : étudier des éléments d'histoire à travers un roman

Lire l'extrait n° 5

- *Un fossé sépare Ieng Samboth de ses camarades khmers rouges? Lequel ? Quelle en est la cause ?*
- *Dégagez le paradoxe dans lequel se trouve Ieng par rapport aux combattants qui l'entourent.*
- *Qu'est-ce qui distingue Ieng des autres ? Avec quel autre personnage a-t-il un point commun ?*

Lire l'extrait n° 6

- *Dans quelles circonstances les combattants khmers rouges et Ieng Samboth se sont-ils "rejoins" ? Quels autres personnages sont nommés avec Ieng ? Qui sont-ils ?*

Lire l'extrait n° 7

- *Que fait Ieng Samboth dans ce passage ?*
- *Qu'est-ce qui différencie ce texte des deux extraits précédents (forme du discours) ?*
- *Quel est le thème de ce passage ? Quels points de vue peut-on dégager ?*

Lire l'extrait n° 8

- *Qui sont les Samrés ? Faites un bref portrait de ces personnages, puis comparez-les à Ieng Samboth.*

Lire l'extrait n° 9

- *Quels faits et événements Lara annonce-t-il ?*
- *Pourquoi, à votre avis, ce personnage est-il plus clairvoyant que ses interlocuteurs Français ?*

Lire l'extrait n° 10

- *Un témoin observe des massacres. Qui est-il et quelle est son appartenance ?*
- *Qui sont les auteurs et les victimes du massacre ?*
- *Au vu de l'explication donnée sur les victimes, qui selon vous est en danger, parmi les personnages présentés dans l'ensemble des extraits ?*

Sur l'ensemble des extraits

- *Les extraits 1 à 4 présentent Ieng Samboth et ses compagnons de marche, les Khmers rouges". De quel point de vue ces personnages sont-ils décrits ?*
- *Les extraits 5 à 8 proposent des explications sur les causes de la rébellion khmère. Résumez-les.*
- *Les extraits 5 à 8 présentent la situation selon le point de vue d'un personnage. Ce n'est plus le cas pour les extraits 9 et 10. Pouvez-vous expliquer ces choix et ce changement ?*
- *Les extraits 7 et 8 montrent la vision et les pensées de Ieng de manière différente. Comparez et relevez les différences.*
- *Qu'apprend le lecteur sur les Khmers rouges ? Établissez une liste des personnages khmers rouges et de leurs caractéristiques (noms, origines, niveau de formation, actions, attitude...).*
- *Ieng n'est pas à l'aise avec ses compagnons, Rath, les Samrés, ou encore les jeunes fanatisés et superstitieux. Et lors de la prise de Phnom Penh, il aura déjà quitté les rangs des Khmers rouges (laissant son groupe à Rath) car pour lui, le pire est arrivé au Cambodge avec la prise de pouvoir de Saloth Sar (Pol Pot). Finalement, de qui Ieng Samboth est-il le plus proche, avec qui peut-il aisément dialoguer. Pourquoi ? Proposez une explication.*

Extrait 5, deuxième partie, chapitre 9, pp 149-150 (leng Samboth)

Au rendez-vous de la pagode abandonnée, une vingtaine d'hommes avaient fini par arriver, se joignant à son propre détachement, en portant l'effectif de celui-ci à une cinquantaine de combattants. Combattants était façon de dire : la plupart d'entre eux seulement portaient des fusils de chasse datant des années trente. Mais presque tous arboraient autour du cou la Krama, l'écharpe rouge sur laquelle on avait inscrit des invocations et des prières, et que les bonzes avaient bénie, de sorte qu'elle avait la propriété de protéger des balles ou des coups de l'ennemi ceux qui la portaient, et non seulement eux, mais aussi leurs camarade de combat.

D'autres hommes portaient quant à eux une petite statuette représentant Bouddha ou bien, plus simplement encore, un caillou ou un morceau de bois tirant leur valeur de ce qu'ils avaient été ramassés par leur propriétaire tout près de la vieille souche desséchée représentant le Neak Tâ, l'Esprit de la Forêt de leur village natal. Deux ou trois guérilleros, enfin, étaient même vêtus de chemises magiques, dûment bénies, et qui étaient encore plus efficaces, s'il était possible, que n'importe quelle Krama.

leng cracha silencieusement les débris de canne à sucre qu'il était en train de mâchonner. L'existence de ces superstitions, la place exorbitante tenue par les bonzes dans la vie cambodgienne, surtout rurale, étaient autant de problèmes qu'il faudrait bien régler un jour. Le problème des bonzes notamment, ces bonzes que leng abominait pour ce qu'il estimait être leur morgue, leur paresse, leur avidité. "On se rase le crâne, on enfle une robe jaune safran et il ne vous reste plus qu'à vivre aux crochets de ces pauvres types qui se ruinent et s'endettent pour vous enrichir." La haine qu'éprouvait leng à l'encontre des bonzes était d'autant plus violente qu'il se souvenait des gestes de respect qu'il avait lui-même eus, de l'émotion puissante jadis ressentie face à ce vénérable de Phnom Penh qui l'avait béni avant son départ pour l'Europe. "Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas", le vers d'Aragon, le poète que Khieu Samphan et lui-même préféraient (...) leng était trop intelligent pour ne pas reconnaître dans sa véhémence hostile envers les religieux une de ces haines d'apostat souffrant de s'être renié.

Il regarda Rath, accroupi à quelques mètres de lui. Rath n'avait sûrement pas de ces angoisses métaphysiques, Rath trapu et dur, infatigable, Rath capable de vivre des jours avec une poignée de riz, Rath sûr de lui et des raisons de son combat, et en qui les paysans se reconnaissaient bien mieux qu'ils ne se reconnaissaient en leng. Rath qui tuait comme on respire. (...)

Extrait 6, deuxième partie, chapitre 14, pp 180-182 (leng Sambotha)

Le nom de Khmers krahams, Khmers rouges, était une invention de Norodom Sihanouk. Le mot était apparu pour la première fois en 1968, au détour de l'un de ces discours-fleuves qu'il affectionnait.

Il était facile, au Cambodge, de se perdre dans les multiples appellations de sectes, de clans, de partis, de minorités ethniques (...).

Quant aux Khmers krahams, ils n'utilisaient pas en fait ce vocable pour se désigner eux-mêmes. Ils préféraient se présenter comme des Khmers rondoms, rondom étant un troisième mot pour signifier libre...

Les premiers Khmers rouges, même si personne ne les appelait encore ainsi, étaient apparus en avril 1967, dans la province de Battambang. C'étaient de simples paysans, ulcérés de voir leurs meilleures terres données aux "rapatriés" du Sud-Vietnam. Une révolte avait

éclaté, qui avait été féroce ment noyée dans le sang par les troupes expédiées de Phnom Penh à cet effet. Les plus agressifs des survivants avaient obéi au très ancien réflexe khmer : ils avaient pris la forêt comme on prend le maquis en Corse (...)

(...) L'expulsion de la vie politique officielle khmère par Lon Nol, de Khieu Samphan, Hu Nim, Hou Youn et Ieng Samboth, la fuite de ces hommes dans la forêt, avaient eu pour principale conséquence de fournir aux croquants les chefs qui leur manquaient. (...)

Extrait 7, troisième partie, chapitre 4, pp 222-223 (Ieng Samboth et Lara)

(Lara, le héros du roman, rend visite à Ieng dans son camp. Lara est un Blanc, d'origine française, dont l'ancêtre s'est établi en Indochine en 1685)

- La colonisation dit Ieng (...) Pourquoi ne pas parler de la colonisation, par exemple. (...) le résultat est là : les meilleures terres ont été à chaque fois confisquées à leurs exploitants naturels pour permettre la monoculture de produits d'exportation indispensables à l'économie des pays colonisateurs. Et un pays réduit à la monoculture est un pays condamné à subir un chantage permanent. Et son indépendance est illusoire.

- Tu as toujours aimé jouer avec les mots. Tu me récites un livre.

- Les livres ont parfois raison.

(...)

- (...) Je me fous complètement de la civilisation occidentale, tout comme je me fous des symboles. Ce pays n'est pas plus à toi qu'à moi sous prétexte que tes ancêtres y sont arrivés avant les miens.

- Vingt siècles au moins, remarqua Ieng. Tout de même.

- Et je ne veux pas payer pour quelque chose que je n'ai pas fait, que d'ailleurs mon père, mon grand-père ou plus loin encore n'ont pas fait.

(...)

- Lara, le monde est blanc depuis quatre cents ans. Toi-même, tu ne serais pas ici sans cela. Tu ne serais probablement jamais venu en Indochine. Tu as fait partie de la vague, que tu le veuilles ou non. La civilisation blanche, sa technologie, ne se sont développées qu'en razziant à leur seul profit la totalité des ressources mondiales, en déviant le développement normal de ce qu'on appelle les pays non industrialisés. Comme si c'était une tare de n'être pas industrialisé. Nous sommes en retard sur l'Europe, sur les Etats-Unis ou l'Union soviétique ? Et après ? C'est peut-être nous qui avons raison d'être en retard. (...)

Extrait 8, troisième partie, chapitre 14, p. 284, (Ieng Samboth)

Ieng Samboth marchait depuis déjà quatre jours. Il conduisait un petit détachement de soixante-douze hommes qu'il avait lui-même choisis un par un, prenant pour critère de son choix l'indifférence et presque l'antipathie qu'il ressentait à leur endroit. Tous étaient des Samrés, des hommes de la forêt taciturnes et sombres, nombre d'eux incapables de concevoir jusqu'à l'existence d'un train, d'un récepteur de télévision, d'un téléphone, la quasi-totalité d'entre eux très jeunes, fanatisés, murés dans une foi unique, prêts à tout et pouvant avancer des heures durant, des journées entières sous la chaleur sans la moindre fatigue ni laisser derrière eux la moindre trace de leur passage. Tous étaient vêtus de noir et portaient, soit autour du cou soit enroulés sur la tête, ces grands foulards à carreaux rouges et blancs, les kramas devenus comme un emblème. Ieng n'avait avec eux absolument rien de commun, il en était convaincu, en éprouvait presque du désespoir et en tous les cas se le reprochait.



Extrait 9, septième partie, chapitre 4, p. 469 (Lara)

(Le héros du roman, Lara, se trouve à Phnom Penh, essayant de convaincre un couple de Français très âgés de se rendre à l'ambassade pour se mettre à l'abri, avant l'arrivée des Khmers rouges dans la capitale.)

- Ces hommes qui vont venir, reprit Lara, ne sont pas des révolutionnaires ordinaires (...)

- Ils vont faire de ce pays un charnier. Vous ne pouvez même pas imaginer ce qu'ils s'approprient à faire. Ils vont faire ce qui n'a jamais été fait dans l'Histoire.

Extrait 10, septième partie, chapitre 4, pp 471-472 (Suon Phan)

(Suon Phan est un jeune soldat, recruté sans l'avoir vraiment voulu, dans l'armée du gouvernement Lon Nol. Il est caché et observe depuis son poste de guet un massacre perpétré par les Khmers rouges.)

(...) Au travers de ses jumelles, pour la troisième fois, Suon Phan venait d'assister à une exécution massive. Cette fois, après une centaine d'officiers de l'ancienne garnison, après leurs femmes et leurs enfants qu'on avait de même massacrés à la mitrailleuse, était venu le tour de plusieurs centaines de civils, apparemment des techniciens et des ouvriers du port et de la raffinerie. (...)

(...) Les derniers prisonniers qu'ils avaient faits s'étaient expliqués sans difficulté et presque avec de la complaisance sur ce que l'Angkar Loeu ⁽¹⁾ non seulement projetait de faire, mais avait même commencé à réaliser : éliminer systématiquement les bonzes, les commerçants, les fonctionnaires, les étudiants, les enseignants, les intellectuels – et était considéré comme intellectuel quiconque savait lire et écrire - , les officiers, les sous-officiers, voire les soldats coupables de zèle à l'égard du "super-corrompu-super-traître Lon Nol", les médecins, les infirmiers, les ingénieurs, les architectes, tous ceux qui, à un quelconque degré avaient exercé une responsabilité dans l'ordre ancien; il fallait raser ou à tout le moins vider de toute présence humaine les villes d'importance et éliminer tous ceux qui y avaient vécu, parce que ceux-là avaient renié leurs origines : la terre et la forêt (...) il fallait éliminer tous ceux qui, parce qu'ils étaient vieux, parce qu'ils avaient plus de trente ans, parce qu'ils avaient connu la pourriture ancienne ne pouvaient vraiment pas accepter le Kampuchea nouveau; il fallait éliminer les malades et les infirmes, et les métis, qui avaient pourri l'antique race khmère (...)

(1) Angkar Loeu : "l'organisation suprême" de l'armée de Pol Pot

Pour aller plus loin :

Lire la présentation du roman et de l'auteur par les éditeurs :

Jaraï

Jaraï ou l'histoire de Lara, le dernier "Blanc" à quitter le Cambodge en 1975, un an après l'arrivée au pouvoir des Khmers rouges, et de son amour pour ce pays hospitalier qui s'est détruit si rapidement. Kutchaï est le guerrier Jaraï de la forêt, le géant au rire silencieux, sauveur et jumeau khmer de Lara, représentant la septième génération de sa famille française en Indochine. Lara fera tout pour éviter que "son" pays, le Cambodge, ne devienne un nouveau Vietnam par le jeu des Américains et des politiciens corrompus. Ce roman, à travers l'histoire croisée de personnages attachants, qui tous ont vécu sous d'autres noms au Cambodge, relate l'histoire de la destruction de ce royaume paisible impliqué malgré lui dans la guerre américaine du Vietnam voisin. Il aura fallu quatre ans pour réduire en cendres un pays où l'on avait coutume de dire : le Vietnamien plante le riz, le Cambodgien le regarde pousser, le Lao l'écoute et le Chinois le vend. Ce roman de Loup Durand est un témoignage riche en détails historiques et culturels, écrit, comme son héros, par un amoureux du Cambodge.

Paru en 2006 aux éditions Kailash - ISBN : 2-84268-123-4 - Format : 140X220 - 504 p.

Loup Durand

Né le 18 septembre 1933, dans le Var, Loup Durand passe son enfance aux quatre coins du monde et est un voyageur invétéré. Il fait des séjours successifs en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et au Canada, puis vit sept ans en Extrême-Orient (Cambodge, Thaïlande, Vietnam et Hong Kong). Il apprend ainsi plusieurs langues dont le khmer, le chinois, et le malais. Au cours de ses voyages, il exerce divers emplois : docker, barman, assistant commissaire de bord, guide touristique, interprète, publicitaire, directeur d'imprimeries, scénariste. Mais, pour l'essentiel, il est journaliste indépendant notamment pour United Press International, Washington Post, Borba, etc. En 1967, il écrit par jeu, un roman policier, La Porte d'or (prix du Quai des Orfèvres). Auteur de pièces radiophoniques et de drames télévisés, il publie de 1975 à 1994 neuf romans, la plupart sous pseudonyme, dont Pirates et Barbaresques en Méditerranée (1975), Un amour d'araignée (1976), qui obtient le prix du Roman d'aventures attribué par Le Masque, et Jaraï en 1980. Loup Durand disparaît en 1996.

Sources :

<http://www.kailasheditions.com/detail.php?recordID=230>
<http://www.kailasheditions.com/liste.php?table=auteurs&ID=155>

Prolongation possible : travail sur le thème du "roman historique".

Comparer une source "journalistique" (Loup Durand était journaliste aussi !) avec les extraits de son roman. Par exemple, comparer les extraits 8, 9 et surtout 10 avec le texte de radio France internationale donné en référence.

Source

Sur l'arrivée des Khmers rouges à Phnom Penh, site de radio France internationale :
http://www.rfi.fr/actufr/articles/064/article_35532.asp